



HAL
open science

Femmage à Sandrine Musso (1973-2021)

Christophe Broqua, Hakima Himmich

► **To cite this version:**

Christophe Broqua, Hakima Himmich. Femmage à Sandrine Musso (1973-2021). L'Année du Maghreb, 2021, 26, pp.3-14. hal-03513745

HAL Id: hal-03513745

<https://hal.science/hal-03513745>

Submitted on 6 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Femmage à Sandrine Musso (1973-2021)

En femmage à Sandrine Musso, « chercheuse impliquée » dans le champ scientifique et universitaire ainsi que dans la vie publique sur les deux rives de la Méditerranée, *L'Année du Maghreb* publie deux contributions : un texte de Christophe Broqua, compagnon de recherche, qui retrace le caractère pionnier de ses travaux en anthropologie politique de la santé et en anthropologie médicale, concernant notamment le VIH dans les populations migrantes, et un témoignage de Hakima Himmich, présidente fondatrice de l'Association de lutte contre le sida (ALCS) au Maroc, qui décrit sa proximité avec les militant.e.s de terrain que Sandrine Musso ne considérait pas simplement comme des enquêté.e.s mais aussi comme des coacteur.rices de son engagement scientifique et citoyen.

Dans les pages de *L'Année du Maghreb*, au cœur des membres du comité de rédaction, pour ses collègues, pour tous ceux et celles qu'elle a rencontrés sur ses terrains, la pensée, l'engagement, le professionnalisme et le sourire de Sandrine restent vivants.



Sandrine Musso
© Tous droits réservés

Sandrine Musso : l'anthropologie ou la vie

Christophe BROQUA

Au début du mois d'août 2021, la disparition tragique de Sandrine, à la fois prévisible et inconcevable, a plongé dans le désarroi nombre de celles et ceux qui l'aimaient. Au-delà de la tristesse indicible, il nous reste des souvenirs heureux, mêlant souvent l'amitié au travail.

On ne peut célébrer sa mémoire sans commencer par dire combien les relations humaines et notamment amicales étaient au cœur de son existence ; elle ne les laissait pas simplement suivre leur cours mais s'employait à les féconder et les faire durer, moyennant maintes attentions. Il en allait de même dans son travail, en raison de sa conception et de sa pratique de l'anthropologie qui se trouvaient indissociablement mêlées au souci des autres caractérisant plus largement son parcours de vie.

Sandrine m'avait raconté son histoire un jour où nous marchions dans les rues d'Abidjan. Elle qui connaissait peu l'Afrique subsaharienne, je la voyais à l'aise, sans crainte et, comme toujours, respectueuse, à l'écoute des gens qu'elle croisait – loin de l'arrogance dont témoignent beaucoup d'Occidentaux en Afrique, y compris parmi les chercheurs. Ses parents s'étaient mariés au Mali et de cette union, Sandrine était née à Madagascar. Son histoire familiale n'est sans doute pas pour rien dans les choix qu'elle fera plus tard.

Dans sa thèse (Musso, 2008a), elle explique le cheminement qui l'a conduite vers son premier et principal objet d'enquête. Après un DEA de sciences politiques comparatives à l'IEP d'Aix-en-Provence et un DEA d'anthropologie sociale et ethnologie à l'EHESS de Paris, elle contribue à une recherche-action initiée au sein l'association Arcat-sida (Cherabi et Fanget, 1997), qui est le point de départ de son intérêt pour la question des migrants face au VIH. Elle demande alors une bourse doctorale à l'Agence nationale de recherche sur le sida (ANRS). Avant même que la réponse positive ne lui parvienne, elle est embauchée comme écoutante à Sida info service, d'abord sur la ligne généraliste, puis sur la ligne dédiée un temps aux migrants, ce qui lui permet d'observer depuis cette place l'émergence de cette nouvelle « cible » dans la lutte contre le sida en France. Peu à peu, en même temps que la préparation de sa thèse, elle acquiert une expertise et une certaine reconnaissance ; elle écrit par exemple dans la presse associative et participe entre autres à des formations de « médiateurs de santé » (Musso, 2019).

Au moment où Sandrine démarre sa recherche doctorale, elle est l'une des premières à s'intéresser au thème des migrants face au VIH, à peu près en même temps que Didier Fassin dont les travaux sur le sujet feront date ; ils collaborent d'ailleurs ponctuellement au début des années 2000 (Fassin *et al.*, 2001). L'approche adoptée pour la thèse est pionnière : elle concerne l'émergence d'une nouvelle cible dans la lutte contre le sida, comme l'indique

son titre : « Sida et minorités postcoloniales : histoire sociale, usages et enjeux de la cible des “migrants” dans les politiques du sida en France ». Ce titre ne dit peut-être pas assez la richesse du contenu qui porte à la fois sur l’expérience de l’épidémie dans cette population et sur sa problématisation politique. En cela, Sandrine contribue à réconcilier deux courants de l’anthropologie de la maladie souvent pensés ou présentés comme divergents en France : l’anthropologie médicale et l’anthropologie politique de la santé. La thèse présente aussi l’originalité d’avoir été réalisée à partir de trois terrains d’enquête : deux sites différents en France (Marseille et Paris) et un troisième à Casablanca au Maroc ; l’intérêt du travail est ainsi d’avoir porté sur la double dimension de l’émigration et l’immigration, principalement maghrébines (alors que les autres recherches sur les migrants face au VIH en France portent plutôt sur ceux d’origine subsaharienne). Ce faisant, Sandrine a été l’une des premières et des rares à enquêter sur le VIH/sida au Maghreb.

La soutenance de sa thèse à l’EHESS en 2008 renforce sa reconnaissance et la mène vers de nouvelles activités – on peut cependant regretter qu’elle ait manqué de temps pour mieux la valoriser sous la forme d’un ouvrage. Dès 2009, elle intègre le Conseil national du sida, instance consultative connue pour avoir eu comme première présidente l’anthropologue Françoise Héritier. Tout en étant ATER à l’université d’Aix-Marseille, elle intensifie ses activités collectives dans le contexte académique puisqu’en 2010, elle contribue à la création à Marseille du Laboratoire de sciences sociales appliquées (Lassa), puis de la revue en ligne *Anthropologie & santé*. En septembre 2011, elle est finalement recrutée comme maîtresse de conférences à l’université d’Aix-Marseille. Sandrine contribue alors, avec d’autres, à y renforcer l’existence de l’un des principaux pôles de l’anthropologie de la santé en France.

Au cours de ses dix années d’enseignement à la fois riches et épuisantes, elle poursuit ce que l’on peut considérer comme une anthropologie des « vies inégales » (pour reprendre l’expression récente de Didier Fassin). En se penchant sur sa bibliographie, on constate que, partant du sida et y revenant constamment, elle s’est intéressée au total à l’ensemble des populations minoritaires ou minorisées touchées par le VIH, tout en interrogeant la construction de ces catégories (Le Naour & Musso, 2009) : outre les étrangers ou migrants que Sandrine préférerait nommer « minorités postcoloniales » (Musso, 2000, 2008a, 2008b, 2008-2009, 2011b, 2012), les femmes migrantes ou non (Musso, 2005b, 2011a, 2018), les femmes professionnelles du sexe (Musso, 2007), les usagers de drogues (Musso, 2001, 2005a), les minorités sexuelles (Gouyon & Musso, 2017). Restituant des formes de vie souvent dramatiques, Sandrine est restée attentive aux résistances opposées à ces situations de malheur et d’injustice par les individus et les collectifs concernés. Sans doute faut-il souligner l’épreuve que de telles recherches peuvent représenter aussi, toute mesure gardée, pour l’anthropologue. Dans le rapport de soutenance de la thèse, Jean-Pierre Dozon, qui en fut le directeur, écrit très justement qu’« on ressent à la lire avec attention le poids qu’a représenté pour Sandrine Musso, dans sa vie, et sans doute, dans sa façon de voir le monde, la confrontation avec des existences surchargées d’infortune et, parfois, tout simplement mises au ban ».

Mais Sandrine concevait aussi son travail comme une contribution à la lutte, se montrant soucieuse de le rendre « utile » :

« À cette question de l'utilité, qui est également une question éthique, je répondis en m'engageant dans une politique de la restitution. Car si l'écriture est indéniablement ce qui constitue l'anthropologie, il n'en demeure pas moins que de multiples lieux de transmission et de confrontation entre savoir anthropologique et savoirs des acteurs existent. Ainsi, c'est souvent dans le cadre de formations, de participation à des réunions associatives, et d'échanges avec les acteurs "de terrain" et ceux des politiques publiques ou des professions de santé que j'ai eu le sentiment le plus net d'avoir quelque chose à transmettre et à apporter qui relève de l'anthropologie » (Musso, 2008b).

Plus tard, Sandrine s'est réclamée de l'« anthropologie publique ». Ainsi catégorisait-elle par exemple le travail d'enquête entrepris au sujet des effondrements d'immeubles ayant sinistré un quartier voisin du sien à Marseille en 2018 (Le Meur *et al.*, 2021). Mais cette orientation ne correspondait pas chez elle au seul désir de voir la recherche influencer le politique ou encore de voir l'anthropologue obtenir quelque audience voire quelque autorité extrascientifiques. Cela correspondait plutôt au sens profond qu'elle avait de l'anthropologie comme science du souci d'autrui.

On parle parfois d'elle comme anthropologue et militante, comme si les deux domaines restaient distincts ; on retrouve aussi, implicitement, cette dichotomie dans la notion d'anthropologue engagée. Sandrine pratiquait plutôt une anthropologie « impliquée » – telle que défendue dans l'ouvrage *Anthropologie et sida* (Benoist & Desclaux, 1996) –, ou mieux encore l'anthropologie comme mode de vie. Lors d'une rencontre organisée en 2018¹, elle redisait quelques évidences trop souvent oubliées et qui, surtout, correspondaient parfaitement à sa pratique :

« [En] anthropologie de la santé, on est précisément dans un domaine de la discipline où ça fait bien longtemps qu'on a dépassé les dichotomies entre ce qui serait fondamental et appliqué, pour penser ce qui est une recherche "impliquée", parce qu'on ne peut pas penser des questions qui ont à voir avec la souffrance, des enjeux de vie ou de mort, la santé, etc., en restant sur une posture de supposée "neutralité axiologique". On est de toute façon impliqué, ne serait-ce que relationnellement, affectivement, dans les choses sur lesquelles on travaille. [...] On est, quoi qu'on en veuille, engagé sur son terrain, puisque l'une des premières choses en tant qu'anthropologue c'est l'immersion, l'immersion à long terme et donc on est fondamentalement engagé. Ce qu'on apprend on l'apprend dans des relations, on ne produit pas de la data, ni des données, on produit des savoirs situés, dans le cadre de relations ».

Certains textes publiés dans notre numéro de *L'Année du Maghreb*, « Face au VIH/sida » (Broqua *et al.*, 2021), sont exemplaires du rayonnement de Sandrine et de la grande estime que lui portaient les actrices ou acteurs de la lutte contre le sida cotoyés durant ses enquêtes. La contribution d'Hakima Himmich,

1. Table ronde « Utilité sociale de la recherche et plaidoyer : quelle indépendance de la recherche dans son engagement au sein d'une ONG militante ? », avec les interventions d'Hélène Le Bail, Irène Aboudaram et Sandrine Musso, 14 décembre 2018, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=J3GUYnLtWVI>.

présidente fondatrice de l'Association de lutte contre le sida (ALCS) au Maroc, est issue d'une intervention faite lors d'une journée d'étude que nous avons co-organisée au Mucem dans le cadre de la préparation de l'exposition « VIH/sida : l'épidémie n'est pas finie ! » (Himmich, 2021). Durant cette présentation, Hakima Himmich avait interpellé Sandrine à différentes reprises², notamment au sujet de personnes qu'elle avait connues et dont elle avait recueilli le parcours de vie, indiquant la belle complicité qui les reliaient³.

De même, pour ce numéro, nous avons réalisé un entretien avec trois acteurs importants de la lutte contre le sida en Algérie (Zertal et al., 2021). Sandrine connaissait l'un d'eux pour l'avoir rencontré lors d'une mission effectuée à Alger ; la confiance qu'il avait en elle avait rendu possible l'exercice. Je garde en souvenir un moment précis de l'entretien qui m'avait marqué en révélant toute ses qualités et leur reconnaissance par nos interlocuteurs. Sandrine posait alors une question sur la principale association locale de personnes vivant avec le VIH, en ces termes exacts (synthésisés ensuite dans la version publiée) : « Moi j'aimerais juste revenir sur 98 justement qui est une date importante par rapport à deux choses. La première c'est El Hayet. C'était, ce qui était très visible, alors peut-être je, enfin c'est une question plus qu'une affirmation hein, je sais pas, mais il y avait cette présence des femmes, cette visibilité des femmes vivant avec le VIH. C'était une femme qui était présidente, une femme mariée, contaminée dans le cadre du mariage. N., c'est un peu la même histoire. Est-ce qu'il y avait visibilité d'autres membres de "populations clés" dans El Hayet ? ». Deux des interlocuteurs réagissent alors presque simultanément : « Très bonne question ! ». Puis le troisième : « Ah ça c'est une très bonne question là ! ». Celui qui la connaissait renchérit : « Ça c'est Sandrine hein, voilà, j'adore, j'adore ! ». C'est-à-dire qu'elle avait posé une question compliquée mais pertinente avec toute la délicatesse et l'humanité qu'on lui connaissait, en mettant le doigt sans tabou sur un sujet épineux – la mise en avant stratégique de profils de femmes vivant avec le VIH plus acceptables que d'autres.

Nous avions prévu de faire d'autres entretiens mais au cours des derniers mois, les forces de Sandrine étaient comptées. Son cancer s'est déclenché presque en même temps que l'épidémie de Covid-19, ce contexte entravant doublement ses nombreux projets en cours. Bien qu'en arrêt maladie, elle avait décidé de continuer à travailler autant qu'elle le pouvait sur ceux qui lui tenaient le plus à cœur, dont notre numéro de *L'Année du Maghreb*, un numéro d'*Anthropologie & santé* sur les crises sanitaires (Baxerres et al., 2021) et, bien sûr, l'exposition « VIH/sida : l'épidémie n'est pas finie ! », prévue au Mucem du 15 décembre 2021 au 2 mai 2022, sur laquelle nous travaillions depuis 2016 (Abriol et al., 2021). Sandrine était l'âme tant du dispositif participatif mis en place pour la réalisation de l'exposition que du commissariat collectif. Elle y a apporté ses connaissances et son savoir-faire. Elle jouait aussi un rôle pacificateur absolument vital dans ce type de dispositif qui ne manque pas de générer des tensions, même si sa bienveillance n'empêchait pas l'exercice de son sens

2. Cela a été supprimé dans la version publiée mais peut être entendu sur la vidéo de l'intervention au Mucem : <https://www.youtube.com/watch?v=eVDtQeilMDM>.

3. Note du comité de rédaction : pour rendre compte de ce(s) lien(s) que Sandrine avait au/sur le terrain, Hakima Himmich a également écrit un texte à la mémoire de Sandrine, cf *infra*.

critique – elle pouvait avoir plus généralement des avis féroces, par exemple contre certains privilèges ou privilégiés.

En raison de la surcharge de travail à l'université, ses dix années d'enseignement l'ont éreintée. Ironiquement, elle n'a pu obtenir un détachement CNRS que la seconde année de sa demande (en dépit d'évaluations positives dès la première), alors qu'elle n'était plus en état de l'honorer ni d'en tirer profit. Elle aurait voulu développer ses recherches sur l'évaluation de l'âge des mineurs « non accompagnés » – heureusement, elle est tout de même parvenue à publier un chapitre sur le sujet (Musso, 2021). Elle n'hésitait pas à établir un lien entre son cancer et la rudesse des conditions de travail qu'elle déplorait amèrement.

Mais jusqu'au bout, Sandrine a continué de vivre son existence en anthropologue, et de faire vivre l'anthropologie dont elle avait envie. Elle disait que si elle était un jour en état de reprendre le travail, elle souhaiterait s'orienter vers des enseignements d'anthropologie auprès d'étudiants en médecine. Elle avait aussi décidé d'écrire un livre sur son expérience du cancer. Malgré la violence et la cruauté de sa maladie, elle conservait un regard distancé et lucide. Elle poussait jusqu'au bout la logique d'observation participante en se transformant elle-même en son propre objet et elle était intarissable sur les conditions d'accueil et de soins dans les hôpitaux où elle devait retourner sans cesse. Elle voyait aussi là l'occasion de poursuivre sa quête de nouvelles formes de restitution. Par exemple, dans le cadre des recherches menées autour des effondrements d'immeuble, elle avait commencé à explorer les potentialités de la captation sonore. Durant la dernière année, son livre de chevet était *Croire aux fauves* de Nastassja Martin (2019), récit par une anthropologue sous une forme non académique de la rencontre avec un ours qui l'a défigurée. Cette volonté de troubler les frontières de l'anthropologie et de favoriser son inter-pénétration avec la vie se manifestait encore dans ses relations avec le cercle d'ami.e.s proches qui l'a soutenue durant tout sa maladie, sur le plan humain mais aussi logistique, en œuvrant inlassablement pour son mieux-être. Elle l'avait nommé « groupe d'organisation thérapeutique », ou « GOT », concept importé d'un classique de la littérature anthropologique sur la santé (Janzen, 1995 [1978]). Ainsi, son regard d'anthropologue a-t-il accompagné Sandrine jusqu'à son dernier souffle.

Son intelligence, sa curiosité, sa malice, sa générosité et son affection nous manquent déjà tant.

Ma chère Sandrine, il ne s'agit pas là d'une simple formule : ta disparition laisse un vide que rien ni personne ne pourra venir combler.

« Ce qu'on apprend, on l'apprend dans des relations »⁴

Hakima HIMMICH

Ma première rencontre avec Sandrine date de 1998. Recommandée par une amie marocaine installée à Paris, elle était venue nous voir à l'ALCS, Association marocaine de lutte contre le sida que j'avais fondée en 1988 et dont j'étais la présidente à l'époque. C'était la première fois qu'une chercheuse en sciences humaines s'intéressait au travail d'une association de lutte contre le sida au Maroc et peut être même dans un pays du Maghreb. Sa visite, organisée dans le cadre de ses recherches universitaires sur immigration et VIH, avait pour objectif de recueillir les témoignages de jeunes immigrés marocains séropositifs expulsés, dans le cadre de la double peine, vers le pays d'origine de leurs parents.

Les volontaires de l'association gardent d'elle l'image d'une toute jeune femme très belle, au sourire radieux, au regard brillant d'intelligence, qui avait le don de libérer la parole la plus intime en dépit des différences culturelles. Je ne l'ai pas beaucoup vue pour ma part. Mais tous les témoignages de celles et ceux qu'elle a rencontrés lors de son séjour s'accordent sur un fait : Sandrine était avant tout une militante qui utilisait son terrain universitaire pour dénoncer l'injustice et l'absurdité des politiques migratoires. Et son engagement ne s'arrêtait pas là. Elle avait à cœur d'aider les personnes interviewées dans les démarches visant à faciliter leur retour sur le territoire français.

Elle est ainsi restée très proche d'une jeune femme dont elle raconte la trajectoire dans plusieurs de ses articles dont celui intitulé « À propos du "malaise éthique" du chercheur » (Musso, 2008b) où elle pose clairement la question de l'implication du chercheur confronté à « des questions à la fois existentielles mais aussi assurément socioculturelles et politiques révélées par le virus ». Cette jeune femme, qu'elle avait rencontrée en 1998 était toujours présente dans sa vie. Elle était là lors de la journée d'étude « Les espaces du VIH/sida », co-organisée par Sandrine au Mucem le 5 avril 2019, à laquelle j'ai participé comme intervenante à sa demande pour témoigner de l'expérience de l'Association de lutte contre le sida (ALCS) qu'elle connaissait bien.

Après cette première visite, Sandrine a gardé le contact avec certains des militants de l'ALCS de la première heure. Et c'est grâce à ces liens que nous avons pu la faire intervenir en 2014 en ouverture de nos Assises nationales centrées cette année-là sur la thématique de l'accès à la santé des populations migrantes au Maroc. Ceux qui la connaissaient ont retrouvé avec plaisir sa capacité à exprimer de manière simple des pensées souvent très complexes,

4. Ce sont des mots prononcés par Sandrine Musso lors de sa participation à une table-ronde organisée par Médecins du monde le 14 décembre 2018. URL : <https://www.youtube.com/watch?v=J3GUYnLtWVI>.

son humour, sa fougue... Et les autres ont découvert que derrière la femme à l'aspect juvénile, il y avait une universitaire brillante et une militante déterminée en faveur des droits des populations les plus discriminées dont les migrants.

J'ai reçu de Sandrine un dernier email en date du 21 juin. Elle me demandait si j'allais bien et me transférait un message au sujet de ma contribution à *L'Année du Maghreb* (Himmich, 2021). Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris qu'elle était déjà très malade.

Bibliographie

- ABRIOL Stéphane, BROQUA Christophe, CHANTRAINE Renaud, CHENU Caroline, DOURIS Vincent, LOUX Françoise, MOLLE Florent, MUSSO Sandrine (dir.), 2021, *VIH/sida : l'épidémie n'est pas finie*, Paris-Marseille, Anamosa / Mucem.
- BAXERRES Carine, DUSSY Dorothee, MUSSO Sandrine (dir.), 2021, « Expériences et politiques des “crises” en santé humaine, animale et environnementale », *Anthropologie & santé*, n° 22, <https://journals.openedition.org/anthropologiesante/9308>.
- BENOIST Jean, DESCLAUX Alice (dir.), 1996, *Anthropologie et sida : bilan et perspectives*, Paris, Karthala, collection « Médecines du monde ».
- BROQUA Christophe, LACHHEB Monia, MUSSO Sandrine (dir.), 2021, « Face au VIH/sida », *L'Année du Maghreb*, n° 25.
- CHERABI Kemal, FANGET Delphine, 1997, *Le VIH-sida en milieu migrant arabomusulman en France : recherche action. Synthèse bibliographique, rapport d'enquête*, Paris, Arcat-sida.
- FASSIN Didier, CARDE Estelle, FERRÉ Nathalie, MUSSO-DIMITRIJEVIC Sandrine, 2001, *Un traitement inégal : les discriminations dans l'accès aux soins*, Bobigny, CRESP.
- GUYON Marien, MUSSO Sandrine, 2017, « Lutttes contre le sida et lutttes LGBT au Maroc : notes exploratoires sur les enjeux d'une imbrication », *L'Année du Maghreb*, n° 17, p. 201-217.
- HIMMICH Hakima, 2021, « Histoire d'une mobilisation associative contre le VIH/sida au Maroc », *L'Année du Maghreb*, n° 25, p. 17-26.
- JANZEN John M., 1995 [1978], *La quête de la thérapie au Bas-Zaïre*, Paris, Karthala.
- LE MEUR Mikaëla, MUSSO Sandrine, SAINT-LARY Maud, 2021, « Habiter la ville effondrée : Marseille après le 5 novembre 2018 », *Urbanités*, n° 15, <https://www.revue-urbanites.fr/15-lemeur-et-al/>.
- LE NAOUR Gwenola, MUSSO Sandrine, 2009, « Malades, victimes ou coupables ? Les dilemmes des lutttes contre le sida en France », in Lefranc Sandrine, Mathieu Lilian (dir.), *Mobilisations de victimes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 165-179.
- MARTIN Nastassja, 2019, *Croire aux fauves*, Paris, Gallimard, collection « Verticales ».
- MUSSO-DIMITRIJEVIC Sandrine, 2000, « L'accès aux soins des étrangers en situation précaire », *Hommes et migrations*, n° 1225, p. 88-93.
- MUSSO Sandrine, 2001, « Maghreb, sida et toxicomanie, un sujet délicat », *Peddro*, n° spécial, p. 29-31.
- MUSSO Sandrine, 2005a, *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2004 : tendances récentes sur le site de Marseille*, Marseille, CRDD PACA / OFDT.
- MUSSO Sandrine, 2005b, « Le cinquième “H” : de la question des femmes dans l'épidémie à celle des femmes issues de l'immigration en France », in *Femmes migrantes et VIH/sida dans le monde : une approche anthropologique*, UNESCO, p. 41-64.

- MUSO Sandrine, 2007, « Les paradoxes de l'invisibilité : le travail de rue d'une association marseillaise auprès de prostituées maghrébines », *ethnographiques.org*, n° 12, <https://www.ethnographiques.org/2007/Musso>.
- MUSO Sandrine, 2008a, *Sida et minorités postcoloniales : histoire sociale, usages et enjeux de la cible « migrants » dans les politiques du sida en France*, Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, EHESS.
- MUSO Sandrine, 2008b, « À propos du "malaise éthique" du chercheur : les leçons d'un terrain sur les objets "sida" et "immigration" en France », *ethnographiques.org*, n° 17, <https://www.ethnographiques.org/2008/Musso>.
- MUSO Sandrine, 2008-2009, « Faire preuve par l'épidémiologie : lectures "indigènes" des chiffres du sida », *Quaderni*, n° 68, p. 71-82.
- MUSO Sandrine, 2011a, « Les femmes séropositives originaires d'Afrique subsaharienne en France : les ambivalences d'une visibilité émergente », in Desclaux Alice, Msellati Philippe, Sow Khoudia (dir.), *Les femmes à l'épreuve du VIH dans les pays du Sud : genre et accès universel à la prise en charge*, Paris, ANRS, collection « Sciences sociales et sida », p. 233-246.
- MUSO Sandrine, 2011b, « Les Suds du Nord : mobilisations de personnes originaires du Maghreb face à l'épidémie de sida en France », in Eboko Fred, Bourdier Frédéric, Broqua Christophe (dir.), *Les Suds face au sida : quand la société civile se mobilise*, Marseille, IRD Éditions, p. 231-279.
- MUSO Sandrine, 2012, « Être régularisé au titre de la maladie en France », *Corps*, n° 10, p. 153-161.
- MUSO Sandrine, 2018, « Façonnements sociaux des "vulnérabilités" du corps des femmes : retour sur l'histoire sociale et les leçons de l'épidémie de sida », in Pourette Dolorès, Mattern Chiarella, Bellas Cabane Christine, Ravololomanga Bodo (dir.), *Femmes, enfants et santé à Madagascar : approches anthropologiques comparées*, Paris, L'Harmattan, collection « Anthropologies et médecines », p. 247-260.
- MUSO Sandrine, 2019, « Professionnaliser l'"expertise profane" ? Retour sur un programme expérimental de formation de "médiateurs de santé" entre 1999 et 2005 en France », in Simon Emmanuelle, Arborio Sophie, Halloy Arnaud, Hejoaka Fabienne (dir.), *Les savoirs expérimentiels en santé : fondements épistémologiques et enjeux identitaires*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, p.75-96.
- MUSO Sandrine, 2021, « The Truth of the Body as Controversial Evidence : An Investigation into Age Assessments of Migrant Minors in France », in Jacobsen Christine M., Karlsen Marry-Anne, Khosravi Shahram (dir.), *Waiting and the Temporalities of Irregular Migration*, London – New York, Routledge, p. 151-169.
- ZERTAL Amel, BOUROUBA Othmane, ZEDDAM Adel (entretien avec Christophe Broqua et Sandrine Musso), 2021, « Récits de la lutte contre le VIH/sida en Algérie », *L'Année du Maghreb*, n° 25, p. 41-57.